

IL ÉTAIT UNE FOIS

Histoire de la montagne au féminin

Écrivons-le d'emblée, les cimes demeurent un territoire encore masculin. Sans doute l'un des derniers bastions d'une virilité que quelques vieux grincheux cherchent à défendre. Pourtant, inutile de savoir soulever des tonnes de fonte pour escalader une montagne ! Il n'en reste pas moins que les femmes ont dû braver bien des préjugés et des animosités pour bouger les pitons et se faire une place sur des parois qui véhiculent des stéréotypes masculins de hardiesse et d'héroïsme.

Retour sur une histoire racontée le plus souvent par... des hommes, où les femmes ont dû se battre pour gravir les montagnes.

Henriette d'Angeville (1838)

Si Marie Paradis fut la première femme « tirée, trainée, portée » à atteindre le sommet du Mont-Blanc (1811), il faut accorder à Henriette d'Angeville, la « fiancée du Mont-Blanc » une place particulière. En effet, la deuxième femme à gravir le Mont-Blanc (1838) le fit sans l'aide de la gente masculine, exceptée celle des guides. Pour autant, son exploit fut traité de manière dévalorisante par la presse : « *Venant à sa rencontre, le syndic des guides lui adressa un compliment pour le moins ambigu : sans doute Mademoiselle, vous avez eu un grand mérite à aller au Mont-Blanc, mais il faut convenir que le Mont-Blanc en aura bien moins maintenant que les dames y montent* » (Journal de Genève). Henriette d'Angeville, qui réalisa par la suite nombre d'autres ascensions (y compris une hivernale), ne fut toutefois pas la seule à s'aventurer dans les montagnes. Mais le récit qu'elle a laissé de son ascension marque véritablement le début de l'alpinisme féminin.



Les « exceptions » (1850 – 1950)

Pour autant, et pendant plus de cent ans, la montagne est demeurée une activité essentiellement masculine. Il convient toutefois de signaler des « exceptions », incarnées par des femmes pionnières défiant un univers viril, rempli de stéréotypes sexuels masculins très marqués.

Une partie d'entre elles pratiquèrent la montagne « encadrées » par des hommes. C'est ainsi que des femmes s'adonnèrent à la montagne au sein de clubs. Il faut à ce titre rappeler que le premier et plus prestigieux d'entre eux, l'*Alpine Club* anglais créé en 1857, était exclusivement masculin (il n'acceptera les femmes qu'en... 1974 !). Du coup, les femmes alpinistes britanniques se regroupèrent au sein de clubs féminins, tels que le *Ladies' Alpine Club* ou le *Pinnacle Club*. En France, le *Club Alpin Français*, créé en 1874, admettait « même les femmes ». Mais cette ouverture était aussi une manière de contrôler l'alpinisme féminin, par une pratique modérée de la montagne, type excursionnisme, et toujours sous la conduite d'un homme (mari, frères ou guides).

Et lorsque près d'un siècle plus tard, un journaliste demanda à la grimpeuse Sonia Livanos si elle n'avait jamais eu envie d'être « autre chose que la seconde de cordée » de son mari George Livanos, grand alpiniste des années 1960, elle répondit : « *Ça ne se faisait pas* ».

D'autres alpinistes eurent cependant une pratique plus autonome, comme l'Américaine Meta Brevoort ou l'Anglaise Isabella Straton surnommée *The Lady* en raison de sa fortune ! Avec une pratique de haut niveau, ces marginales défrayèrent alors l'image de la femme fragile assignée à des tâches ménagères, désobéissant par là aux normes de genre de l'époque.

Malgré tout, leurs exploits furent souvent dévalorisés. Ainsi en 1871, lorsque la Britannique Lucy Walker devint la première femme, en jupe flanelle, à atteindre le sommet du Mont Cervin (six ans après le Britannique Edward Whymper), l'alpiniste Anglais Albert Mummery déclara que tous les sommets des Alpes étaient voués à passer par trois phases, « *un pic inaccessible, la voie la plus difficile des Alpes, une excursion facile pour dame* » (1893).

« *L'alpinisme apparaît comme une activité en complète contradiction avec le rôle réservé aux femmes à l'époque victorienne. Cela n'a pas empêché certaines d'entre elles, toutes d'origine bourgeoise, d'être les actrices volontaires et parfois solitaires d'exploits que la mémoire collective a presque entièrement occultés (...) Leurs exploits restent dans le domaine privé et ne peuvent être considérés que comme des échappées ponctuelles et individuelles qui n'en révèlent pas moins l'oppression qui pesait sur elles. Mais conscientes ou non de leur attitude subversive, ces femmes alpinistes sont à la fois symboles de rupture et de continuité* » (Françoise Paimbœuf, Les femmes alpinistes anglo-saxonnes à l'époque victorienne, 1838-1914, Thèse, 1986).

D'autres femmes s'illustrèrent avec brio au cours de la première moitié du XXe siècle, comme la Suisse Loulou Boulaz dans les années 1930, excellente skieuse au demeurant, qui fut devancée de peu dans la première des Grandes Jorasses et qui faillit aussi réussir la face Nord de l'Eiger.



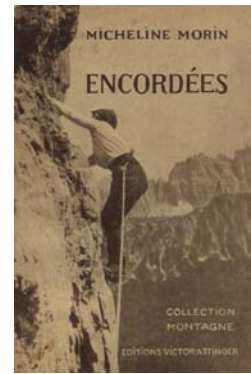
Lucy Walker



Kathleen Richardson



Aubrey Le Blond



Michelle Morin

Cette longue période se caractérise également par la presque totale absence de récits féminins. Aussi, faut-il mentionner et saluer ceux de la bourgeoise Française Mary Paillon, qui accompagnée de l'Anglaise Kathleen Richardson formèrent une cordée féminine d'exception, réussissant notamment la Meije (1893) et le Pelvoux (1897). Paillon, l'une des rares femmes à relater ses ascensions tout en écrivant des biographies d'autres femmes alpinistes, devint ainsi une figure importante de l'alpinisme féminin et de la littérature alpine.

Il en est de même pour l'aristocrate Anglaise Aubrey Le Blond, également photographe et cinéaste, qui relata ses exploits alpins. Première femme à mener une cordée féminine, de surcroît hivernale, elle s'illustra également en Norvège, tout en scandalisant la société victorienne avec son teint hâlé indigne d'une *lady*, ou en voulant concourir contre les hommes dans des compétitions de patinage, sans oublier sa pratique du vélo qui créa « *un certain émoi* ».

Quant à la Française Micheline Morin (Encordées, 1936), elle s'inscrit aussi dans cette double déviance qui consistait à grimper à haut niveau au sein de cordées féminines, tout en décrivant ses ascensions. De même, dans les années 1920-1930, Miriam O'Brien-Underhill instigatrice de la « *montée sans hommes* », Micheline Morin ou Née Morin seront souvent les compagnes de cordées de la talentueuse Alice Damesne, décrite alors comme une « *rochassière remarquablement adroite, intrépide et endurente* ».

À l'instar de leurs homologues masculins, la plupart de ces pionnières purent effectuer de longs séjours alpins et s'adonner à l'alpinisme en employant des guides, grâce à leur richesse et leur appartenance aux élites sociales.

Les premières « premier de cordée » (1960 - 1980)

Force est de constater que pendant une bonne partie du XXe siècle, les femmes alpinistes furent rarement considérées comme des alpinistes à part entière. Et à l'exception des cordées entièrement féminines, elles ne pouvaient prétendre au mieux qu'au titre de « secondes » de leaders masculins.

Mais les années 1960 vont marquer un tournant dans cette omniprésence des hommes, parfois condescendants envers leurs compagnes, dans un monde de l'alpinisme toujours marqué par des stéréotypes masculins très ancrés. Quelques femmes illustrent particulièrement cette évolution marquée par un militantisme, notamment incarné par les « Rendez-vous de Haute montagne », une association internationale d'alpiniste féminine fondée en 1968 par la baronne Felicitas von Reznicek.

Dans la série « Transgression de genre », Gwen Moffat devient au Royaume-Uni la première femme guide (1953). Après avoir été conductrice de camions dans l'armée, puis s'être lancée dans l'escalade au grand désespoir d'une mère bourgeoise, cette Anglaise mariée et mère d'un enfant, qui grimpe souvent pieds nus, exerce son métier de guide autant sur le mode utilitaire que sur celui de la vocation (secours en montagne de la RAF). Elle devient ensuite auteure à succès de romans montagnards.

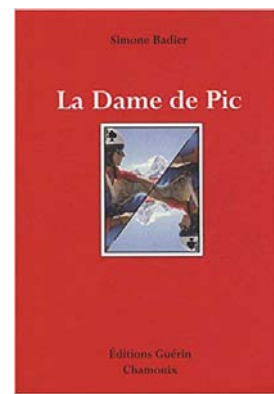
En France, il faudra attendre 1983 pour que Martine Rolland devienne la première guide de montagne.



Gwen Moffat



Claude Kogan



Simone Badier

La Française Claude Kogan, surnommée « la femme la plus haute du monde », marque aussi les esprits. Du haut de son mètre cinquante, elle réussit la première ascension du Salcantay (Pérou, 1952) et du Nun (Himalaya, 1953). Le magazine *Elle* publie alors sa saga. En 1959, elle dirige la première expédition féminine en Himalaya sur le Cho Oyu (8188 m) où, malheureusement, elle perd la vie dans une avalanche. <http://www.ina.fr/video/CAF89020431>

« *Un des secrets de mon existence a été de ne rien désirer qui ne fût possible.* ». Telle était la devise de la Française Simone Badier, à l'origine professeur de physique, qui fut l'une des premières alpinistes à réaliser des courses de premier ordre. À une époque où l'escalade en était à ses balbutiements matériels et techniques, elle débuta la grimpe à Fontainebleau et au Saussois, avant de gravir en tête de cordée presque tous les sommets prestigieux des Alpes, puis d'aller s'aventurer sur les hautes montagnes du monde (Pérou, Pakistan, Hoggar...). https://www.youtube.com/watch?v=VxK7dKuue_Q

Des femmes comme les hommes (1980 – 2018)

Alors qu'au début des années 1980, l'alpinisme de conquête laisse la place à un alpinisme beaucoup plus sportif (records de temps d'ascensions, enchaînements de parois, voies de plus en plus difficiles...), les femmes bousculent de manière très marquée les lignes d'un royaume montagnard encore empli de testostérone et d'héroïsation.

Dès 1978, Beverly Johnson gravit seule le Dihedral Wall, un des Big walls du Yosemite.

Mais la grande star des années 1980-1990 est la Française Catherine Destivelle, surnommée *Roc star*, qui déboule en ayant déjà parcouru à vingt ans les voies

d'escalade les plus difficiles des Alpes. En 1985, elle participe aux premières compétitions d'escalade. Puis en 1991, elle ouvre en onze jours une voie monstrueuse sur la face ouest des Drus, avant d'enchaîner en hivernal et en solitaire les trois mythiques grandes faces nord des Grandes Jorasses, du



Cervin et de l'Eiger (elle est encore à ce jour la seule femme à avoir vaincu en solitaire ces trois parois). Cette alpiniste de très haut niveau sait en plus valoriser son image médiatique en se pliant de bonne grâce aux attentes des médias par une mise en scène stéréotypée de sa féminité, comme avec son sponsor, le fabricant de corde Beal, qui lui offre une corde rose fluo assortie à ses vêtements.

Et Destivelle n'est pas seule. Au cours de l'été 1993, la Britannique Alison Hargreaves gravit en solo les six faces nord classiques des Alpes, célébrées en 1954 par Gaston Rébuffat dans son film « Étoiles et tempêtes ». Elle est aussi la première à escalader l'Everest en solitaire et sans oxygène. Mais sa disparition sur les flancs du K2, alors qu'elle est mère de deux jeunes enfants, déclenche une vive polémique.

En 1994, Lynn Hill, grimpeuse américaine, réussit à enchaîner en moins de 24 heures, ce qu'aucun homme n'avait réussi, à savoir le Nose à El Capitan dans le Yosemite (USA).

Quant à la Française Liv Sansoz, étoile de l'escalade, elle excelle aussi bien sur les murs artificiels, que dans les grandes parois, en ski alpinisme ou en base-jump ! En 2018, elle boucle l'ascension des 82 sommets alpins de plus de 4000 m.

L'Himalaya se féminise aussi La Japonaise Junko Tabei, *Madame Everest*, est la première femme à marcher sur le toit du monde en 1975 (la 36^e alpiniste à l'époque) et la première à fouler les « seven summits », les sept sommets les plus hauts de chaque continents (1992).

Médecin, Christine Janin est la première française à atteindre le sommet de l'Everest en 1990, avant de devenir la première européenne à réussir les « seven summits ».

Bien que tragiquement disparues en montagne, la Française Chantal Mauduit (six 8000 m sans oxygène dont le K2) et la

Polonaise Wanda Rutkiewicz (huit 8000 m) marquent aussi l'histoire de l'himalayisme. Tout comme l'Espagnole Ederne Pasaban, première femme à gravir les quatorze sommets de plus de 8000 m de la planète (2010), l'Autrichienne Gerlinde Kaltenbrunner qui réalise le même exploit, mais sans oxygène, ni porteur (2012) ou la Française Elisabeth Revol qui malgré la perte de son compagnon de cordée, devient en 2018 la première femme à fouler un sommet de plus de 8 000 m en hiver et en style alpin.



Pasang Lhamu Sherpa

Autre signe de changement d'époque avec les femmes sherpas qui enchaînent les records. Pasang Lhamu Sherpa devient la première Népalaise sur le toit du monde (1993). En 2012, Chhurim Sherpa est la première femme à gravir l'Everest deux fois en une semaine, tandis que Lhakpa Sherpa a réussi six fois l'Everest ! En 2014, Pasang Lhamu Sherpa Akita, accompagnée de deux autres femmes sherpas, constitue la première équipe 100% féminine à gravir le K2. En 2015, Pema Diki Sherpa et son équipe forment la première expédition 100% féminine à réussir les « seven summits ».

Rien ne semble donc désormais résister à la réussite des femmes dans un monde de la montagne investi dans toutes les dimensions. En témoigne le tout récent record d'ascension du mont Blanc établi par la Suédoise Emelie Forsberg en 7h53' (2018). Où la trajectoire de la Française Marion Poitevin, qui à 33 ans, ouvre les portes de professions restées jusque-là masculines : première femme au sein du groupe militaire de haute montagne, première instructrice à l'École militaire de haute montagne de Chamonix, première femme secouriste en montagne des CRS et enfin première instructrice au Centre national d'entraînement à l'alpinisme et au ski de la police ! Sur le plan fédéral, les femmes représentent 42% des licenciés de la Fédération française de montagne et d'escalade (2016). Enfin, parmi la cinquantaine de diplômé(e)s de la promotion 2017 de guides de haute montagne, six sont des femmes (un record !).

Mais des obstacles demeurent, car plus on s'approche de la pratique extrême de la montagne et plus le nombre de femmes diminue (en 2013, les femmes représentaient un quart des pratiquants « très engagés »).